

**PAGES
MANQUANTES**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ÉTRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

JAMAIS



*Donc, nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,
Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le nôtre,
L'un et l'autre, muets, attendant l'un et l'autre,
L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.*

*Pourtant nous nous aimons—Sous ces paroles lentes
Qui tombaient, une à une, à regret si bas,
Que d'autres, se pressaient à nos lèvres tremblantes.
Et comme nous parlions... quand nous ne parlions pas !*

*Qui nous faisait raillier ? Qui nous faisait sourire ?
Nous pouvions être heureux sans notre orgueil maudit.
Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire...
Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit...*

EDOUARD PAILLERON.

SUS À L'ALCOOLISME !

L'INFLUENCE féminine qui vient de sortir de son apathie à l'occasion des élections municipales, ne retombera plus, je l'espère, dans sa torpeur première.

Mais le rôle que je rêve à cette influence effective est celui, qui, la dégageant de toute action politique, lui permettra de planer plus haut que les mesquineries de partis et d'embrasser

des questions d'un intérêt général plus humanitaires et plus fermement patriotiques.

Nous voici, par exemple, en face d'un fléau terrible qui gangrène des membres dans toutes les sociétés, et qui menace sérieusement l'avenir et les hommes de notre pays.

Il faut savoir se dire les vérités que l'on mérite ; trop souvent nous ne nous payons que de mots et nous endormons contents sur des compli-

ments mutuellement débités. Le Canadien est intelligent, c'est vrai ; le sang français qui coule dans ses veines l'a généreusement pourvu de dons intellectuels, et son voisinage, avec ses compatriotes d'origine anglaise, lui a procuré d'autres qualités dont il a largement profité.

Les Canadiens, j'en ai l'orgueilleuse et chère conviction, sont appelés à jouer un rôle dans le concert universel des nations et ils devraient s'y préparer par le développement constant de toutes leurs facultés.

C'est mal se préparer à cette pondérance, ou plutôt, c'est y renoncer complètement que de laisser le vice de l'alcoolisme prendre chez eux de si profondes racines.

Un peuple alcoolisé ! Y avons-nous songé, et c'est pourtant à cette chute effroyable que nous arrivons rapidement.

Oh ! je sais que que quelques-uns crieront à l'exagération, je sais, qu'en certains milieux, on s'offensera grandement de ma franchise, et que s'élever contre l'alcoolisme c'est se préparer beaucoup d'ennemis.

Mais je sais encore qu'il est de mon devoir d'éveiller l'attention publique sur ce sujet, et que rien ne doit faire peur quand—comme le médecin cautérisant une plaie—on applique le fer rouge qui blesse vivement pour mieux guérir ensuite.

Il n'y a pas, je le répète, de vice plus florissant chez un peuple, autrement vertueux et moral, que l'alcoolisme.

Et s'il n'y a pas d'effort de tenté, si une ligue puissante ne se forme pas pour endiguer le mal, bientôt il sera trop tard, l'équilibre des forces psychi-

ques et physiques sera rompu, et dans quelques générations, la majorité des Canadiens, dans toutes les classes, ne représentera plus que des débilites, des dégénérés, des alcoolisés, en un mot.

Rien n'éteint plus vivement la lumière intellectuelle, la dignité, l'énergie, l'ambition d'un homme que l'alcool, même sans que son absorption aille jusqu'à l'ivresse complète. Rien ne compromet et ne brise les plus beaux avenir.

Prenons, le jeune étudiant ou l'homme de profession, qui n'ingurgite pourtant que la moyenne ordinaire — et coutumière, hélas! — de "p'tits coups." Pas un instant, il ne perd la connaissance de ses paroles et de ses actions, et cependant, à l'étude, au bureau, il sera plus lourd, plus paresseux; son esprit, moins lucide, bien que conscient, aura plus de mal à saisir une explication, à maîtriser telle difficulté dans le cas qu'on lui expose. Et c'est ainsi que lentement tout s'atrophie chez lui: volonté, goût du travail, désir de bien faire, quand ça ne va pas jusqu'à l'honneur.

Celui-là, il est encore temps de le sauver, de l'arracher à sa perte avant qu'il soit devenu tout à fait alcoolisé.

Jusqu'à présent, quelle démarche efficace et répétée a-t-il été tenté pour arrêter parmi nous les progrès de ce mal funeste. Sauf, de très rares prédictions, trop vite abandonnées, ni les gouvernements, ni les administrations municipales n'ont été forcés d'agir. S'il faut que la lourde tâche échoie aux femmes d'appeler leurs concitoyens au sentiment de leur péril, qu'elles n'hésitent pas et qu'elles consacrent leur influence, leurs énergies à l'extirpation d'un fléau si dégradant pour notre nationalité.

Il leur appartient, d'ailleurs, de se mettre à la tête d'un mouvement aussi méritoire.

N'ont-elles pas assez à souffrir des lamentables conséquences de l'ivrognerie? N'ont-elles pas assez pleuré?

Un magistrat de cette ville me rapportait, l'autre jour, le cas d'un de ces ivrognes invétérés, qui, ayant vendu en fait de ménage et de vêtements de la famille, tout ce qui pouvait s'acheter, afin de satisfaire sa triste passion, s'empara finalement d'une corde à linge, dernier débris oublié dans le dé-

pouillement général et sortit pour aller la vendre. Les brocanteurs d'occasion et les juifs ne voulurent point lui en donner les cinq sous dont il avait besoin, mais il se trouva un vendeur de boissons qui l'accepta en échange d'un verre d'alcool.

Je cite un fait isolé parmi des milliers d'autres tout aussi navrants dont les journaux, souvent, ne rapportent qu'imparfaitement les désolants détails.

Il est de toute urgence que quelque effort soit tenté pour enrayer la marche progressive de ce redoutable fléau.

Nos mères ont parlé, autrefois, d'un apôtre de la tempérance, dont l'éloquence remarquable avait servi avec succès les intérêts de cette sainte cause.

Le bien qu'il accomplit alors lui fut compté là-haut, et, qui sait! peut-être, au moment suprême, cela lui valut-il, que l'ange du repentir et du pardon vint le visiter sur son lit d'agonie.

Souhaitons que la terre produise un autre apôtre au zèle ardent, à la parole convaincante, qui arrache ses compatriotes à l'abîme au bas duquel ils sont prêts à rouler.

Si ce zélateur désiré ne doit pas se trouver, agissons, mesdames, il en est temps. Voilà une noble et grande cause à faire triompher, elle est digne de nos aspirations élevées, de notre charité inépuisable, de notre dévouement à la patrie.

D'un commun accord, écrivons-nous: Sus à l'alcoolisme!

FRANÇOISE.

Le Compliment de Jeanne

Il faut vous dire, Mesdames, que Jeanne a eu ses quatre ans l'été dernier. Elle est toute mignonne et fine à croquer. On la dit jolie — je me déclare incompetent! — et moi, je trouve qu'elle ressemble à sa maman quand sa maman était petite. Je l'ai bien connue, sa maman, c'est ma cousine. Nous somme enfants des deux sœurs. Seulement, j'étais déjà un monsieur en philosophie que Blanche dorlotait encore sa poupée... et me présentait des compliments de fête qu'écrivait cet intelligent député des Deux-Montagnes, mon ami Calixte...

Mais revenons à la poupée en chair et en os, que j'ai un jour baptisée, parce que j'avais aussi moi-même béni

le mariage de sa maman: Jeanne donc vient d'avoir quatre ans, à l'été.

Or, pour le premier de l'an, il lui fallait un compliment à dire à son papa: Par quelle aventure a-t-on pensé — ces petites mamans ne doutent de rien! — à réclamer du noir cousin, l'abbé... un compliment en vers?

Toujours est-il qu'il m'a fallu enfourcher Pégase, pour faire plaisir à ce luron de Jeanne, qui s'imagine volontiers qu'un grave professeur n'a rien autre chose à faire qu'à alligner des rimes pour les papas artistes.

J'allais oublier de le dire, en effet, le papa de Jeanne est un artiste délicat, que tout Montréal connaît et apprécie. Je ne m'en vais pas l'accabler de compliments: d'abord c'est mon cousin, puis je suis abbé et enfin... il a trop d'esprit pour qu'on lui brûle de l'encens sous le nez.

Vous le connaissez, François! Il vous a déjà "croquée" dans l'un de ses albums; mais je veux rester discret, si vous voulez en savoir plus long, allez le demander à Jeanne.

Donc, à cette petite, il lui fallait son compliment.

Ma muse, ce jour-là, ne fut pas méchante, elle se mit tout de suite au service de ma plume, mais vous allez juger que l'inspiration ne m'a pas transporté par de là les montagnes, oh, non!

Mais Jeanne, elle, moins difficile que vous, peut-être, mesdames, m'a conté tout bas à l'oreille, l'autre jour, quand je suis passé à Montréal, qu'elle le trouve très beau son "compliment."

Si vous l'entendiez quand elle le récite!

Voici toujours "le compliment de Jeanne":

Le secret du succès, dit-on, pour un artiste
C'est de chanter toujours et de n'être point

Tout ce que je puis, moi, pour inspiration
C'est de te consacrer ma vive affection!
Voilà pourquoi, papa, de ta petite Jeanne
Le sourire jamais se fige ni se fane,
Voilà pourquoi toujours, je suis prête à

Voilà pourquoi toujours, je suis prête au

Tout le vœu de mon âme
En ce beau jour de l'An
Sera que de ta Jeanne
Tu sois toujours content!

Ah si vous l'entendiez quand, appuyant sur la première syllabe de toujours, elle minaude:

Tu sois toujours content!

Pourvu que le papa ne s'imagine pas que j'ai voulu faire dire à sa petite qu'il n'est pas..... toujours content!

Eh! non, c'est tout bonnement parce qu'il me fallait une rime au "beau jour de l'an."

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

En examinant Maurice, le docteur Lenoir comprit qu'il avait là un cas exceptionnel. M. Duvernoy n'était pas fou, il était sous l'influence d'une asphyxie cérébrale qui assoupissait, pour ainsi dire, toutes ses facultés intellectuelles et le rendait aussi ignorant de toutes choses que l'enfant qui entre dans la vie. Combien de temps durerait cet état? Des mois, des années peut-être; mais il déclara qu'il le guérirait malgré le hochement de tête de ses collègues qui, tous, diagnostiquèrent la maladie incurable. Les mois se montèrent donc dans le chapelet des ans, la terre se recouvrit deux fois de son manteau de neige, et puis son sein fertile donna trois fois au monde sa nourriture féconde. La moisson était belle, les prés étaient en fleurs, les myosotis et les violettes embaumaient l'atmosphère, mirant leur délicatè beauté dans des lacs de cristal; les montagnes au loin se couvraient de teintes violacées, semblaient se perdre dans un ciel d'opale, que tranchait subitement une bandelette d'or, où lentement disparaissait, tel qu'en un fourneau embrasé, l'astre du jour; le son argentin d'une cloche lointaine tintait l'angelus du soir, que des bouffées d'air odorant transportaient dans l'espace, laissant à chaque saule, à chaque branche, une note moins vibrante, mais plus suave et plus douce; l'oiseau ne chantait plus, il reposait heureux auprès de sa fidèle compagne; le jour s'enfuyait, la nuit allait venir encore plus belle que lui, lorsque, pour la première fois depuis trois ans, dans les yeux de Maurice, jaillit une flamme de vie.

Le docteur le suivait, inquiet, nerveux, depuis si longtemps il peinait du peu de résultat de ses soins attentifs, allait-il pour la première fois faillir? O joie immense, il triomphait encore. Palpitant d'émotion, avec cette anxiété de l'homme de science qui ne vit que pour son art, il saisit la main de son patient et la secoua violemment.

— Mon ami, mon ami, revenez, revenez je le veux.

Il met toute sa virilité dans cette ordonnance, il veut inoculer sa propre force à son malade; il veut réveiller cet endormi par l'électricité de sa personne. Il le veut si bien qu'il sent trembler cet être faible qu'il a soigné comme son fils; il est son enfant, son âme l'a adopté le premier jour et il sera vraiment son fils, car la vie, il va la lui donner. C'est Pygmalion animant sa statue :

— Parle, parle; et Galatée entr'ouvre les lèvres, que va-t-elle dire? O miracle, un nom comme un souffle a frappé l'oreille du docteur, les lèvres du mort se sont ouvertes, son âme s'est réveillée, il vit!! Fou de joie, le médecin le saisit dans ses bras :

— Parle, parle encore, répète-t-il en le serrant plus étroitement sur sa poitrine, et le même nom se répète :

— Alice.

Mais cet effort semble avoir épuisé le malade, il tombe privé de sentiment sur l'épaule qui le soutient. Son protecteur ne s'effraie pas de cette syncope, désormais, il est sûr du succès, heureux il le transporte dans son établissement pour lui prodiguer les secours que réclame son état.

Tout en entourant son malade des soins les plus minutieux, l'éminent praticien se dit :

— Un nom de femme. Une femme, je m'en doutais, il y a une femme au fond de toute chose. Eh bien! cette femme je la retrouverai, elle seule pourra produire l'émotion nécessaire pour achever mon œuvre. Jusqu'ici je n'ai fait aucune recherche, parce que cet enfant était mort; il valait mieux qu'il fut mort pour tous; aujourd'hui, il vivra, vivant, je veux le rendre aux siens.

Lorsque M. Duvernoy reprit connaissance, le nom d'Alice, qu'il avait prononcé le premier, ne revint pas sur ses lèvres; mais après de longues heures de silence, il appelait avec

angoisse son ami, de Mirecourt, une expression de tristesse passait sur son front, puis il retombait dans son mutisme habituel. Cette légère amélioration dans l'état de son patient donnait au docteur la ferme conviction qu'enfin son malade guérirait.

En attendant cet heureux événement le docteur Lenoir prit tous les renseignements possibles. Il apprit qu'un jeune homme du nom de Mirecourt s'était embarqué sur le malheureux navire l'Alcyon, sombré près des côtes de Terre-Neuve, à l'époque où on lui amenait le jeune artiste. Il écrivit donc en France, à la famille de Mirecourt, et quelques semaines plus tard l'un de ses membres descendait à New-York.

La sonate de Beethoven se continuait toujours, lente, rythmée, plaintive par moment, telle qu'une voix qui gémit et qui pleure. Alice, encore à sa fenêtre, tremble d'une émotion plus grande; l'écho de ses sons la rapporte à la scène inoubliable du passé. Elle ne veut plus entendre, elle ne veut plus rien voir. Alors son âme est envahie de ce désespoir immense qui anéantit l'être tout entier. Ainsi que le Fils de l'homme, conjurant son père d'éloigner de lui ce calice d'amertume qui se porte à ses lèvres, elle supplie le Tout-Puissant de la délivrer de cette vie angoissée sous laquelle elle succombe sans force, sans courage. La mort ne serait-ce pas la délivrance? Oh! si dans cet au-delà, le Souverain Maître la recevait, si dans ce monde inconnu sa pauvre tête, alourdie des souffrances de la terre, pouvait enfin se reposer dans le sein de son Créateur!

— Mon Dieu, mon Dieu, faites-moi mourir. Et dans un convulsif sanglot elle s'affaisse aux pieds du crucifix.

— Mourir, je veux mourir, répète-t-elle tout haut.

La porte s'est ouverte et une voix lui dit :

—Ma fille il faut vivre, vous avez ici-bas encore une mission.

—Ciel ! un prêtre, le même prêtre, non, je ne veux plus rien entendre, pitié, pitié, je souffre trop.

L'homme de Dieu s'approche et la relève.

—Mon enfant, l'Éternel vous ordonne de vivre ; l'épreuve est terminée. Celui qui peut changer toute chose a eu compassion de vos pleurs, dans sa bonté suprême il vous réserve encore de douces joies. Le fiancé que vous croyiez à jamais perdu n'a pas péri sous les flots, il vit encore ; mais souffrant et malade il a besoin de vous il est tout près d'ici, vous seule désormais pouvez le ramener complètement à la santé.

—Qu'entends-je ! Suis-je vraiment éveillée ? Par pitié, ne me trompez pas. Il vit, Maurice, Maurice, est-ce bien vrai.

—Croyez, croyez, ma fille, ou plutôt regardez.

La porte s'est ouverte de nouveau. Soutenu par le docteur Lenoir, Maurice, pâle, défaillant, est sur le seuil, Elle veut s'avancer, ses forces la trahissent, elle sent qu'elle va tomber, mais deux bras l'ont soutenue et un sanglot soulève la poitrine où repose sa tête. Maurice pleure comme un enfant.

Un cri de joie retentit.

—Bénies soient ces larmes. Il est sauvé. Et le docteur Lenoir contemple avec bonheur celui à qui il a rendu plus que la vie.

Les Dames de Montréal avaient organisé une soirée de charité en faveur des orphelins de la cité. Il y avait foule, la salle était comble. Après les représentations dramatiques, la musique et le chant, un jeune homme d'une trentaine d'années s'avança sur la scène, et pendant près de vingt minutes, tint l'assemblée sous le charme de sa parole, tant elle était éloquente et facile.

Parmi ceux qui l'écoutaient le plus attentivement se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure intelligente, noble et bonne. Sur tous ses traits se lisait une telle satisfaction que son voisin de gauche, se penchant de son côté, lui dit :

—Monsieur, vous paraissez goûter fort ce discours ?

—Oui, monsieur, d'autant plus que cet orateur que vous entendez a été mon patient pendant près de trois ans. A la suite d'une blessure grave, reçue à la tête, il avait entièrement perdu la mémoire et la parole. Vous voyez que l'intérêt qu'il m'inspire est tout-à-fait légitime.

—Monsieur, vous êtes donc un dieu pour avoir opéré un semblable miracle !

—Non, mais avec la science et le secours de la Providence on peut faire quelque chose.

—Ah ! docteur, que ne vous ai-je connu plus tôt ! Je n'aurais pas perdu ma fille, mon unique enfant, morte il y a cinq années, morte à vingt ans sous le couteau du médecin.

ADÈLE BIBAUD.

Un Conservatoire de Musique à Montréal

ENFIN nous aurons un établissement digne du nom de conservatoire, dans lequel on cultivera l'art musical sous ses formes les plus variées. Nous ne saurons jamais trop remercier l'Université McGill à laquelle nous devons cette fondation artistique. Après avoir envoyé dans la littérature, la science, la politique, toute sorte d'hommes distingués, l'Université McGill, qui a toujours à cœur la grande cause d'intérêt public qu'elle sert, l'éducation nationale, a décidé d'envoyer dans les arts, des personnalités marquantes. Le nouveau conservatoire sera donc affilié, dans une certaine mesure, à l'Université McGill. C'est la meilleure garantie de succès.

Jusqu'à présent le nouveau règlement spécifie les classes suivantes : classes de piano, classes de chant, classes d'orgue, classes de violon et de tous les divers instruments d'orchestre, classes d'harmonie et de composition, musique d'ensemble, classes de solfège et enfin des classes d'opéra en anglais, en français, en allemand et en italien, ainsi que les classes de tragédie et de comédie en anglais et en français. Comme on le voit, ce programme est très complet et fait le

plus grand honneur à ceux qui l'ont conçu.

Les classes seront installées coin des rues Sherbrooke et Université, dans le superbe hôtel des Workman, qui a été généreusement mis à la disposition du McGill, par lord Strathcona.

L'ouverture officielle aura lieu en septembre prochain. Mademoiselle Lichtenstein, qui a été intimement mêlée à tous les mouvements artistiques de son pays, l'Autriche-Hongrie, et qui, depuis cinq ans qu'elle est au Canada, professeur au Royal Victoria College, a su déployer un zèle admirable à la cause de l'art, a été choisie d'emblée comme directeur.

Quant à l'organisation des différentes classes, elle a été confiée à M. Charles Harris, le président honoraire des sociétés de musique du Canada qui relèvent du Royal Collège de Londres.

Le régime et le plan d'études fixé par cet artiste enthousiaste et sincère offrira, nous en sommes sûrs, tous les avantages que peut présenter en fait d'art ce nouvel établissement, rendu indispensable par l'extension croissante de la culture musicale.

Parfum Lilas blanc Bourbonnière.
En vente chez tous les pharmaciens,
15 cts l'once.

Nous apprenons avec beaucoup de satisfaction, qu'il sera donné à l'Université Laval, après Pâques, une conférence du Droit Usuel, pour les femmes. Cette conséquence directe de l'influence du livre de Mme Gerin-Lajoie, *Traité de Droit Usuel*, est un grand succès pour l'idée que l'auteur préconise avec tant d'ardeur.

Les femmes qui sont allées voter aux élections municipales sont priées de nous écrire s'il n'y aurait pas quelques améliorations à suggérer pour rendre dorénavant leur visite aux "polls" plus facile et moins ennuyeuse. Les lettres sont strictement privées et il n'en sera pas donné connaissance. Adressez : Bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE.

"Mille Fleurs" est le nom joli d'un joli salon de modes, au No 1554, rue Ste-Catherine, près rue St-André, Montréal.

La Bibliothèque Publique de Waterloo

Il y un mois à peine, je faisais appel à la générosité des lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, en faveur de la section française de la Bibliothèque publique de Waterloo, mais jamais je n'avais espéré un résultat aussi beau, aussi complètement satisfaisant.

De toutes parts, me sont arrivées des adhésions empressées et des dons abondants, témoignant suffisamment de la sympathie que l'on accordait à l'œuvre fondée par Mme de Varennes. La plupart des généreux bienfaiteurs m'ont chargée de féliciter cette femme zélée pour son entreprise vraiment patriotique et de lui exprimer la belle admiration qu'ils en avaient ; je ne manquerai pas à ce devoir si doux, malgré que Mme de Varennes doive avoir déjà trouvé sa récompense dans la satisfaction intime d'avoir aidé au développement et à la récréation intellectuels de ses concitoyens.

Les bienfaits d'une bonne et saine lecture, qui pourra jamais les évaluer à leur juste valeur ! Et combien d'entre nous en seraient privés si on ne les mettait à leur portée au moyen d'une bibliothèque publique. Je songe à ces longues soirées d'hiver, dont la monotonie est si agréablement oubliée dans des lectures à haute voix ; je songe à l'essor que prend l'esprit par cette lecture spéciale, aux chagrins qu'elle adoucit, aux joies qu'elle rend meilleures, je songe à tout cela et je me dis qu'il devrait se trouver dans toutes les paroisses et dans toutes nos petites villes une âme dévouée qui, à l'instar de Mme de Varennes, de Waterloo, se chargeât de doter son village ou son hameau d'une bibliothèque circulante gratuite. Toutes les sympathies, toutes les offrandes vont spontanément à une œuvre de ce genre. Je m'en suis aperçue dernièrement, alors, que, croyant rassembler quelques douzaines de livres pour la bibliothèque de Waterloo, j'ai vu leur chiffre en être aujourd'hui arrivé à **410!** en même temps de nouveaux envois indiquent que le nombre s'élèvera plus haut encore.

En France, on a voulu s'associer à l'œuvre de propagande de livres français, et sans qu'aucune autre sollicita-

tion que celle qui a été faite dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, d'estimables amies ont dégarni les rayons de leur bibliothèque pour en faire l'offrande à leurs sœurs canadiennes. Le procédé, aussi délicat que touchant, mérite bien ici un hommage reconnaissant.

Honneur donc à la femme intelligente et dévouée qui a assuré à ses concitoyens de langue française, les jouissances inestimables d'une lecture qui élève l'âme et meuble l'esprit...

Ah ! si les femmes de Montréal, prenant exemple d'un pareil précédent, voulaient, elles aussi, doter leur ville de la bibliothèque tant désirée et depuis si longtemps attendue ! Elles réussiraient, car, ce que femme veut, l'échevinat a compris, par le résultat des dernières élections qu'il doit le vouloir aussi.

La cérémonie de l'inauguration de la section française de la bibliothèque de Waterloo, aura lieu, le six février.

LA DIRECTRICE.

N. B. — L'abondance des matières me force à remettre à un prochain numéro la liste des souscripteurs.

L. D.

Traditions et légendes

BELLEFOREST, auteur d'une cosmographie universelle publiée vers 1570, relate ainsi qu'il suit une légende des bords du Rhin qui depuis a été reprise par divers écrivains, et notamment par Victor Hugo, qui en a fait l'une des pages les plus originales de son livre *le Rhin*.

"Auprès de Mayence, quasi au milieu du Rhin, il y a une tour qui est appelée la *Tour aux rats*, et a eu ce nom pour telle chose qui y advint l'an 914, au temps de l'empereur Othon le Grand. En ce temps là il y eut un évêque à Mayence, nommé Haton, auparavant abbé de Fuld, sous lequel il y eut une grande famine en la terre germane. Celui-ci, voyant que les pauvres étaient pressés de grande faim, il les assembla en grand nombre dans une grange, et les y fit brûler. Car il disait : "Ceux-ci ne diffèrent en rien aux rats qui mangent le grain et ne servent de rien."

Mais point ne voulut Dieu laisser une telle tyrannie impunie ; car il

commanda aux rats de l'assaillir en troupe, l'affliger jour et nuit et de le manger tout vif.

Alors il s'enfuit par bateau dans cette tour, au milieu des eaux, pensant qu'il y serait en sûreté ; ce qui toutefois ne le préserva point ; car les rats nagèrent et vinrent sans nombre à la tour pour exécuter le juste jugement de Dieu. A la fin ce misérable homme mourut entre les rats. D'autres ajoutent que les rats effacèrent et enlevèrent aussi son nom des parois et des portes de la tour.

Ce n'est pas le seul exemple historique ou légendaire d'une punition céleste confiée à ces rongeurs.

"Popiel, roi de Pologne, dit encore Belleforest, avait coutume de dire quand il voulait commettre quelque action cruelle : "Que les rats ou souris me puissent manger !" C'était sa façon de jurement, qui lui fut d'un mauvais présage, car son fils fut mangé des rats Le père étant mort assez jeune l'avait laissé en tutelle de ses oncles. Ceux-ci avait sagement gouverné le royaume jusqu'à ce qu'il fut en âge et qu'il fût marié ; mais il les fit un jour mourir par le poison,

"Or comme un festin avait lieu, où le dit Popiel faisait grande chère, joyeux de vin, couronné de chapeaux de fleurs, parfumé d'onguent précieux, voici une foule de rats qui sortirent des corps morts de ses oncles et vinrent assaillir ce cruel tyran ainsi banquetant, avec sa femme et ses enfants et coururent sur eux à belles dents.

"Les archers de sa garde, qui étaient là, voulurent chasser ces animaux ; mais ce fut en vain. Les hommes se trouvèrent las avant les rats, qui lui faisaient la guerre jour et nuit.

"On fit d'abord autour de lui et sa famille de grands feux, mais ces bestioles, ne craignant point le brasier, passaient entre pour l'attaquer.

"Puis l'on agit autrement. Popiel l'homicide fut mené avec les siens par bateau au plus loin d'un lac, mais les rats, les poursuivant rongeaient même les barques, à ce point que les bateliers craignant la mort, s'enfuirent ainsi que les gardes du roi.

"Alors Popiel se réfugia dans une haute tour, mais les rats y montèrent aussitôt que lui et après avoir dévoré ses deux enfants et sa femme, ils le rongèrent si bien qu'ils n'en laissèrent que quelques os."

Une Reine des Fromages et de la Crème

XV

(Suite).

En revoyant, après tant d'années, celui pour qui seul son cœur avait frémi, en le retrouvant jeune encore d'allures et portant l'aurole du succès, tout le lointain passé se réveilla en elle et elle sentit que le temps n'avait fait qu'accroître la force d'une passion qu'elle croyait au moins assoupie.

Du côté de Rockingham, l'impression ne fut pas à beaucoup près aussi vive, car Lady Nevyll ne rappelait plus que de bien loin l'Ophélie diaphane et éthérée de jadis. Il voulut bien, cependant, paraître heureux de la rencontre et promit de l'aller voir. Il tint parole, sans hâte, pourtant.

La joie de Charlotte toucha au délire, et, dans son intérêt, elle le fit trop voir : Basile montra une réserve qui eut un écho douloureux dans l'âme de Lady Nevyll. Maladroitemment, elle ne sut que rappeler encore et toujours les souvenirs de jeunesse, alors que, dans sa nonchalance langoureuse, n'ayant pas un mari pour qui elle voulût rester jeune, elle avait aidé le temps à la marquer de son signe plutôt que de le combattre.

A partir de cette visite, une résolution se fit en elle ; autant elle avait manqué de coquetterie, autant elle en redoubla ; ses habitudes de mollesse avaient nui à la sveltesse de son corps, avaient empâché ses lignes ; elle voulut se refaire cette seconde jeunesse qu'elle avait négligée, parce qu'elle voulait reconquérir Basile. Ses efforts obtinrent un premier succès. Elle était retournée au château de Morton et elle apprit l'arrivée de Rockingham à Collingwood, chez Mme Byrd, c'est-à-dire sur la même paroisse que le domaine des Nevyll. Le dimanche suivant, comme elle sortait de la maison de Dieu, dans une toilette pour laquelle elle avait à peu près fait damner sa couturière, stupéfaite de ses nouvelles exigences, elle vit Basile tomber littéralement en arrêt devant son apparition. Elle se sentait en beauté et ne se trompait pas. Rockingham eut comme un éblouissement : c'était presque la Charlotte d'autrefois, avec, en plus, un port de déesse et, en moins, tout juste un peu de fraîcheur envolée. C'étaient ses cheveux souples, c'étaient surtout ses yeux merveilleux, à l'azur aux insondables profondeurs, et rayonnant d'un éclat d'amour et de triomphe que Sir Nevyll n'avait jamais connu.

Rockingham, tout ému, se hâta de s'excuser de n'être pas allé lui faire sa visite et n'y manqua pas le lendemain. Elle le reçut dans la serre, en luxueux et seyant déshabillé, et eut la joie de voir grandir sa victoire. Basile, en effet, fut aimable, presque tendre, se mit en frais d'esprit. Quand il la quitta, après avoir prolongé sa visite jusqu'aux extrêmes limites possibles, le cœur de Charlotte déborda d'espoir, de triomphe et d'orgueil, car elle était sûre maintenant de le reconquérir.

Il revint, en effet, mais trouva Lady Nevyll en robe

de deuil. La nouvelle de son veuvage était arrivée la veille. Elle était libre. Elle fit, à cette liberté retrouvée, des allusions discrètes qui rendirent Rockingham un peu rêveur, mais n'amènèrent aucun nuage redoutable sur son front. Charlotte n'en demandait pas plus ; elle et le temps feraient le reste.

XVI

L'HÉRITIÈRE

Selon le désir exprimé par M. Dunnet, et bien qu'elle n'en comprît pas la nécessité, Ulrique avait télégraphié de Calais pour indiquer l'heure de son arrivée. Elle allait droit à Morton, sans s'arrêter à Londres, car elle savait que Lady Nevyll passait l'hiver à la campagne, et ce n'était que pour voir Lady Nevyll qu'elle venait en Angleterre.

Poussée par sa jalouse curiosité et l'impatience naturelle à son tempérament, Ulrique avait voyagé jour et nuit, sans s'accorder le moindre arrêt en chemin. Mais lorsque, le soir du troisième jour, elle approcha du terme de son voyage, impatience et curiosité avaient presque été anéanties par la fatigue. Affaissée dans son coin de wagon, elle ne demandait plus, au moins pour le moment, qu'un oreiller pour sa tête endolorie et un lit pour étendre ses membres brisés. Sans la complaisance du chef de train, elle eût laissé passer la station.

A l'appel de l'employé, Ulrique s'élança de son coin, en se frottant vigoureusement les yeux ; éblouie d'ailleurs par la subite lumière de la gare, qui lui parut tout particulièrement éclairée, en comparaison de toutes celles qui avaient défilé devant elle. Cette gare ne lui sembla cependant pas plus importante que la moyenne des autres gares de campagne, mais le petit bâtiment était tout en feu et sur le quai en miniature toute une foule de gens étaient rassemblés.

—Sera-t-il donc arrivé un accident ?—demanda Ulrique au chef de train.

—Non, mademoiselle ; ce sont des fermiers qui attendent évidemment quelque nouveau propriétaire.

—Ah !... fit Ulrique indifférente, en descendant de son compartiment de deuxième classe.

Elle vit que la foule, sur le quai, regardait attentivement vers les voitures de première classe. Tout à coup une clameur assourdissante retentit ; une tête vieille et laide venait de paraître à une des portières, surmontée d'un chapeau empanaché ; mais quelqu'un qu'elle distinguait mal fit un signe de tête et tout rentra aussitôt dans le silence. Lorsque ses yeux furent moins éblouis par l'éclairage de la gare, Ulrique reconnut enfin, dans un petit espace laissé vide au milieu de la foule, le même Anglais âgé qui était venu la voir à la Maison de la Vierge et qui semblait interroger les portières du train avec anxiété.

Ulrique s'avança vers M. Dunnet.

—Est-ce moi que vous cherchez ? demanda-t-elle.

M. Dunnet tressaillit. Dans la foule il y eut un silence, un moment d'hésitation, puis, à la vue du profond salut que s'empressa de faire M. Dunnet, l'assourdissante clameur éclata de nouveau, plus formidable dix fois que

tout à l'heure. Ulrique comprit seulement alors qu'elle était le prétexte de toute cette mise en scène.

— Je voudrais bien qu'ils ne crient pas ainsi, — dit-elle, d'un air fatigué. — J'ai horriblement mal à la tête. Je voudrais pouvoir me coucher le plus tôt possible. Y a-t-il loin à marcher ?

L'homme d'affaires eut un geste de stupeur.

— Mais, comtesse.... la voiture est là. Permettez moi de vous y conduire.

Elle sortit de la gare au bras de M. Dunnet et trouva sur la petite place une foule plus nombreuse encore, auprès d'une voiture.

— C'est là dedans que je dois monter ? demanda-t-elle, en hésitant à la vue de la livrée des deux domestiques et des deux chevaux.

M. Dunnet s'inclina en silence ; Ulrique monta, et il la suivit. Un tonnerre d'acclamations salua leur départ. Après un assez court trajet, pendant lequel l'homme d'affaires expliqua que sans la situation particulière de la nouvelle propriétaire, il eût tenu à honneur de lui préparer une bien plus brillante et plus bruyante réception, discrétion dont elle le remercia, la voiture s'arrêta devant une grille monumentale, le temps seulement d'attendre qu'elle soit ouverte.

— Sommes-nous déjà arrivés ?... Où est mon sac ? — demanda Ulrique en se levant.

— Ne descendez pas encore, comtesse, — dit M. Dunnet avec un léger sourire, — l'avenue a deux milles et demi de long. Ah ! si j'avais osé ordonner des feux de joie, vous auriez vu la beauté des arbres séculaires !

Ulrique n'en demandait pas tant, elle n'ambitionnait qu'un lit pour dormir. La voiture roula longtemps sous les ramures sombres, puis, tout à coup, elle s'arrêta, après avoir tourné sur un large espace sablé, devant un massif porche de pierre. Un torrent de lumière s'échappait du vestibule par les hautes portes grandes ouvertes et ce ne fut que lorsqu'Ulrique fut arrivée presque en haut des marches couvertes de tapis du perron, en compagnie de son guide, qu'elle remarqua deux longues rangées de domestiques immobiles de chaque côté des degrés.

— Que sont tous ces gens-là ? — demanda Ulrique avec inquiétude.

— Vos domestiques, répondit l'homme d'affaires à voix basse.

Ses domestiques.... ils étaient au moins trente !

Alors, après avoir répondu d'un bref signe de tête à tous ces saluts obséquieux, elle se tourna de nouveau vers M. Dunnet.

— Où est ma chambre, — demanda-t-elle, — et puis-je avoir quelque chose à manger ?

Si elle trouverait à manger à Morton ? L'excellent M. Dunnet n'en croyait pas ses oreilles. Certes, M. Maillac, le chef de cuisine français, tenait tout près un repas qu'il estimait un grand chef-d'œuvre d'art culinaire, mais, à sa grande mortification, la nouvelle maîtresse de Morton ne consentit à prendre qu'une tasse de lait et quelques tartines de pain beurré dans sa chambre. Aussi fut-il de ceux qui, à l'office, se montrèrent le plus révérencieu-

sement ironiques pour le pauvre et extraordinaire accoutrement de l'héritière

Pendant que la livrée soupait consciencieusement et somptueusement en son lieu et place, Ulrique dormait déjà profondément dans le vaste et superbe meuble à quatre colonnes qu'elle avait eu d'abord quelque peine à reconnaître pour un lit.

Un discret frou-frou dans la chambre la réveilla. Elle ouvrit les yeux et vit qu'il était grand jour, quoique les persiennes fussent closes. A genoux devant la cheminée, une jeune femme en robe d'indienne lilas avec un bonnet de mousseline blanche sur la tête préparait le feu.

— Mais je ne fais jamais de feu pour me lever.... — s'écria Ulrique ; puis, tout à coup :

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures, mylady.

— Bonté du ciel ! Deux heures plus tard qu'à l'ordinaire !

L'étonnement qu'elle lut sur le visage de la servante la rappela à la réalité de la situation. Elle se renfonça dans les oreillers et goûta, non sans délices, le charme de ce réveil au sein d'une soudaine opulence. Elle suivait curieusement du coin de l'œil les officieuses allées et venues de la femme de chambre, et enfin, toute reposée, se leva lentement, ne se rassasiant pas d'admirer les bois sculptés, les marbres, les ors et les tentures qui l'entouraient. Une chose l'étonnait encore plus que tout : c'était de n'avoir pas encore vu Lady Nevyl. Où était-elle donc, celle à cause de qui elle avait entrepris ce voyage ?

— Lady Nevyl, mylady, est au Vieux Château, — lui fut-il répondu, — elle s'y est installée il y a quinze jours.

— Où est le Vieux Château.... est-ce loin ?

— Pas à plus d'un mille en traversant le parc.

La domestique partie, Ulrique ouvrit la fenêtre et resta en extase devant les beautés d'un parc merveilleusement entretenu et dont, en ce moment, les jardiniers ratissaient les allées. Mais elle ne s'attarda pas : elle était venue pour voir Lady Nevyl, son impatience ne lui permettait pas d'attendre davantage. Elle passa sa jaquette, mit son chapeau, et, sur la pointe des pieds, comme si elle eût marché dans un rêve, descendit le grand escalier. Elle fut heureuse de ne rencontrer personne dans le vestibule et s'élança dans le parc, ignorant, elle pour qui neuf heures était déjà le milieu de la matinée, que c'est à peine l'heure du réveil chez les plus matineux des heureux de ce monde

Elle se dirigea à tout hasard, courant plutôt que marchant, traversant de petits bois, de gras pâturages, et se serait fatalement égarée si elle n'eût rencontré enfin un petit dénicheur clandestin de précoces couvées qui lui expliqua où elle trouverait le Vieux Château, qu'on appelait aussi la Maison du Douaire, ainsi dénommé, quoiqu'ils fussent aussi séculaires l'un que l'autre, par opposition au Château Neuf, c'est-à-dire la colossale et splendide construction où elle avait passé la nuit, sa maison à elle !

(A suivre.)

LE COIN DE FANCHETTE

Le lecteur qui pourra me dire l'auteur de la petite pièce de poésie qui suit, me rendra un grand service. Si aucun nom n'est donné d'ici à quinze jours,—nos lecteurs étant tous gens lettrés et intelligents,—je devrai conclure que celui qui me l'a adressée en est véritablement le père. Voici.

Dire que vous viendrez souriante et gamine
Par un matin d'été, des roses aux cheveux,
Et que sans parler, d'un geste en mousseline,
Vous garderez mon cœur dans le ciel de vos yeux.

Vous serez enfantine et vous serez charmante,
Et vous serez l'amie que longtemps j'attendis
Et quand vous paraîtrez au seuil du Paradis,
J'en aurai tant de joie que j'oublierai l'attente.

Je vous dirai ; Je t'aime ! ainsi qu'on parle à
Et vos doigts frôleront mes deux mains en

Je sentirai en moi comme une lumière,
Et les anges vermeils nous béniront tous

Curieux. — Une femme a l'âge de son sourire.

Cécilia. — Je songe à organiser bientôt un concours littéraire dans le genre de celui que vous réclamez avec tant d'insistance. 2° Cette question est trop personnelle.

M. D. — Parmi les femmes des écrivains contemporains qui ont collaboré avec leurs maris, je cite Mme Alphonse Daudet, Mme Rostand, Mme Edgar Quinet, Mme Michelet. Cette dernière a fait besogne non-seulement d'écrivain mais d'érudite, car elle a beaucoup écrit sur le travail : "L'Oiseau," "l'Insecte," commencé par Michelet. A titre de savante, n'oublions pas Mme Curie.

Lola Doore. — Je ne suis pas de votre avis : Le cœur peut aimer deux fois avec autant de fraîcheur et de force, que la première sans que le second amour efface le souvenir du premier. Le cœur est un rosier qui reflorît au soleil de printemps — l'amour ; — les roses de cette année sont tout aussi belles, tout aussi parfumées que celles des saisons précédentes, n'est-ce pas ? Et pourtant, ce ne sont pas les mêmes.

2° On ne ré-aime jamais la personne qu'on a une fois cessé d'aimer. 3° Je n'ai pas très bien compris votre pseudonyme.

Gorilla. — Je regrette d'avoir à vous contredire. Les femmes ont eu aux dix-septième et dix-huitième siècles, des fauteuils à l'Académie française. On en a même compté jusqu'à une quinzaine. Je n'ai pas leurs noms, mais ils sont sûrement à la bibliothèque de l'Institut où tous les vieux registres sont conservés. La dernière femme académicienne fut Mme Vigée-Lebrun. Sa nomination date d'avant la Révolution. 2° Henri Sienkiewicz est polonais de naissance et d'éducation et non point russe.

Verveine. — Ma sainte Berthalde en vaut bien une autre, quoique vous disiez. Ces douces martyres sont plus nombreuses qu'on ne pense.

Marcelle Bailly. — Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et votre lettre tardive m'a causé tout le plaisir que vous pouviez espérer. Il ne faut plus me laisser si longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles.

Femme aimant le monde me demande ce qu'il faut faire pour être admise dans "la première société." Je ne vois qu'un moyen pour elle : c'est de se mettre dans quelque œuvre de charité.

Marie-Luce. — Il m'a semblé que les lettres du Père Didon à Th. V. sont bien connues au Canada. Nul ne peut discuter leur mérite littéraire. Quant à l'opportunité de leur publication, ceci est une affaire d'opinion, et je ne vois pas pourquoi je vous donnerais la mienne plus que vous me donnez la vôtre. 2° Mlle Th. Vianzone sera à Montréal dans un mois à peu près.

Bibi la Purée. — Voulez-vous des qualités du genre féminin, et que nous sommes en droit de réclamer pour nous ? Voici : la finesse, l'intelligence, l'activité, la mémoire, l'énergie, la volonté, la bienveillance, la douceur, la bonté, l'éloquence, la rai-

son ; la .. mais je n'en finirais plus si je me mettais à les énumérer toutes.

Institutrice. — Joséphine et Hortense de Beauharnois ont été enterrées dans l'église de Rueil, près de Paris, à deux pas du château de la Malmaison. Cette petite église, bien modeste, recouvre les cendres de deux reines. J'ai vu leur mausolée, ils sont splendides. Autrefois, on y allait déposer des violettes. Maintenant, aucune note de couleur n'anime la blancheur de leurs marbres.

J. A. Leclair. — LE JOURNAL DE FRANÇOISE a eu la 1ère année 25 numéros. C'est à-dire que le 1er numéro qui a paru à la fin de mars, a été donné en plus des 24 obligato afin de permettre de faire dater dans la suite les abonnements de avril à avril.

Un humble lecteur. — Votre suggestion est prise en "sérieuse considération" ainsi qu'on dit dans les ministères. Et vous en verrez bientôt, j'espère, les effets désirés. En attendant, merci.

L'Ombra. — Je suis bien en retard, n'est-ce pas, pour vous dire que votre lettre m'a été des plus agréables. J'ai eu la tentation forte de la publier puisque le sujet était d'intérêt général. La crainte de vous paraître indiscrette seule m'a retenue.

Laurent XVII. — Ce sujet n'est pas de ma compétence. Quel dommage, il est si amusant.

Laétitia. — Que puis-je vous dire ? j'ai entendu conseiller que pour maintenir la paix et le bonheur dans le ménage, la femme ne doit compter la première infidélité qu'à la troisième. Si cette arithmétique-là vous va, vous aurez résolu un rude problème. Courage, ma pauvre amie.

Etienne B. — Je suis absolument de votre avis : Noël en Acadie, de M. le sénateur Poirier est une charmante nouvelle qui m'a émue jusqu'au fond de l'âme. N'allez pas croire que l'attention délicatement aimable de l'écrivain d'appeler son héroïne, Françoise, soit pour quelque chose dans mon

émotion, non, c'est le grand dérangement qui me va droit à l'âme. Quelle belle et triste histoire que celle des Acadiens ! Combien nous devrions les chérir nos frères de là-bas ! Et puis les mots du terroir, Etienne, les avez-vous remarqués ; si vous avez vécu " en bas de Québec ", vous seriez remué comme moi d'entendre les " quitter aller " " auras la mienne " et autres expressions aussi chères que familières. Le cœur est une grande lyre à multiples cordes : un mot est quelquefois le musicien qui en fait vibrer de très fines,

Poëtereau.—Rollinat, l'auteur des *Névroses*, est mort, à la fin du mois d'octobre dernier ; je ne saurais préciser davantage le moment de son décès. Ce n'est pas un modèle à imiter, lui, qui d'ailleurs, s'était fait une lésion au cerveau à force de rechercher partout le fantastique et l'horrible. Rollinat prenait la vie au tragique et se posait sans cesse des pourquoi et des comment sans parvenir à leur trouver de réponses. Les œuvres de Rollinat empruntent leur genre celui de Beaudelaire.

Marthe la Blonde.—Cer.es, j'ai pensé à toutes mes correspondantes le premier de l'an—et à mes correspondants aussi, mais il ne faut pas leur dire—puis, j'ai souhaité à toutes les lectrices du journal le bonheur et la patience surtout dont elles peuvent fort bien avoir besoin parfois, en lisant ces pages. Le numéro deux de votre lettre trouve sa réponse dans les Propos d'Etiquette.

Gilbert.—Je sais que certains timbres posés sur une lettre lui assurent d'être remise au destinataire par un messenger spécial. Ces timbres coûtent dix sous. Je ne sais si cela se pratique à Québec. Oh ! quand aurons-nous les " petits bleus " qui arrivent à leur destination une heure après qu'on les a jetés dans leur boîte.

Jean-Paul Laurence.—Nous sommes plus avancés sur les choses de la littérature que sur celles de la peinture. Cela se conçoit. Les œuvres des maîtres en littérature sont plus faciles à se procurer pour nos recherches que les tableaux des artistes. Notre éducation sous ce rapport est forcément restreinte. Mais patience, nous nous formons et les chefs-d'œuvre du pin-

ceau auront bientôt autant de connaisseurs capables de les juger qu'il y a actuellement d'admirateurs pour les chefs-d'œuvre de la plume. Et nous aurons des artistes à nous, dont le talent fera autant pour notre gloire que les Jean-Paul Laurence et autres ont fait pour la gloire de leur pays.

Yu.—Vous seriez le premier à me reprocher d'avoir publié votre " storiote ", si je la mettais dans ces pages. Votre héroïne mérite le fouet pour la façon hardie avec laquelle elle parle à son amoureux. Et qu'avez-vous voulu dire par " une maman qui a des idées 1880 " ? L'explication serait, j'en suis sûre, aussi curieuse qu'amusante.

Le manque d'espace m'oblige à renvoyer quelques correspondants au prochain numéro.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette.

D. *Comment dois je adresser une lettre à une veuve ?*

R. Si vous adressez cette dame avec les initiales ou les prénoms de son défunt mari, vous devez mettre : Madame Veuve J. Lachant. Si vous ne faites pas précéder son nom des prénoms ou initiales du défunt, vous devez l'adresser par son prénom personnel. Supposons qu'elle s'appelle Rachel, vous écrivez alors Madame Rachel Lachant.

D. *Une personne qui reçoit chez elle, dans un thé, ou une réunion quelconque, est-elle tenue de faire ses visites quand même ?*

R. Non, cette réception la dispense des visites annuelles ; elle n'est obligée d'en faire qu'aux personnes qu'elle n'a pas invitées chez elle ; il ne nous reste qu'à espérer qu'elle y sera bien reçue.

D. *Je me trouve par hasard, dans le tramway, à côté d'une dame de mes connaissances, dois-je lui offrir de payer son passage ?*

R. Ces politesses sont excessivement délicates à offrir. La règle la meilleure est celle-ci : si c'est la dame qui entre après vous, et que votre passage soit déjà payé, vous n'avez pas à lui offrir de payer à sa place ; si, au contraire, vous entrez après elle ou avec elle et que tout en lui causant, vous avez à déposer votre billet

dans la boîte du conducteur, vous devez alors poliment lui demander l'autorisation de payer pour elle, en lui disant : " Vous permettez ? " Si elle a déjà payé, ou si elle ne désire pas que vous payez pour elle, vous le saurez alors. Si elle accepte, elle se contente de remercier simplement en inclinant la tête.

D. *Dans une visite que j'ai faite dernièrement, j'ai vu un monsieur entrer au salon avec ses gants. J'avais, moi, gardé mon gant dans la main gauche seulement. Qui a tort ou raison ?*

R. La mode anglaise ou américaine, que nous suivons beaucoup ici, veut qu'un monsieur entre au salon avec son chapeau, sa canne, et la main droite dégantée ; en France, un monsieur garde ses deux mains gantées. Vous aviez donc tous deux raison. 2° Quand la visite n'est pas une visite de cinq minutes, il vaut mieux enlever son paletot dans l'anti-chambre.

LADY ÉTIQUETTE.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE a l'honneur d'accuser une lettre de faire part de M. J. E. Legris M. D. et de Madame Legris annonçant le mariage de leur fille, Blanche, avec M. Alfred Demers de Montréal, qui aura lieu mardi, le neuf février, à Artich, Rhode Island, Etats-Unis.

Conseils utiles

Pour rendre à la dorure, aux bronzes ciselés le plus bel éclat, pour les nettoyer, en un mot, sans nuire par un frottement maladroit à leur solidité, il suffira de les laver dans une eau chaude où auront cuit des pommes de terre épluchées. La sorte de fécule qui se dépose dans cette eau a des propriétés merveilleuses pour tous les nettoyages des métaux. La recette est infaillible et simple à employer.

Voici un moyen bien simple de mettre à neuf des souliers de satin pâle. Prenez un morceau de flanelle et imbitez-le d'esprit de vin, frottez le satin horizontalement, ayant soin de changer la flanelle dès qu'elle noircira.

Savez-vous ce que veut dire " Mille Fleurs ? " Si vous y allez, 1554, rue Ste-Catherine, vous verrez les dernières créations en fait de chapeaux et autres nouveautés.

* PAGE DES ENFANTS *

Causerie

Règle générale, il n'est pas permis à une reine d'avoir des amies, elle ne doit avoir que des dames d'honneur. Mais, Marie-Antoinette la sympathique et si malheureuse épouse de Louis XVI, ne l'entendait pas ainsi. Nature tendre et affectueuse, Marie-Antoinette s'attachait de tout cœur à ses amies ; elle reçut d'elles bien des consolations, mais aussi elle fut souvent leur dupe et leur victime. Tout de même, l'infortunée reine dut à quelques-unes de ses favorites des heures aimables, des heures de répit où elle oubliait un instant, les tracasseries, les douleurs de la vie officielle.

Ces amies la suivent dans sa voie douloureuse, une entr'autre, ne l'abandonne pas, c'est la princesse de Lamballe, jeune veuve débarrassée de bonne heure d'un mari détestable, et qui dut principalement sa réputation de grande beauté à l'extrême sérénité de sa physiognomie. Il n'y avait pas un pli, pas un nuage sur ce beau front. Son caractère était à l'unisson de son visage et son âme tendre était toujours prête aux sacrifices. Elle ne demandait rien pour elle, se privant même du plaisir d'obtenir pour les autres de peur qu'on y vit une spéculation sur l'amitié qu'on lui témoignait.

Afin de l'avoir plus près d'elle, Marie-Antoinette voulut que Mme de Lamballe fut nommée surintendante de la cour. "Jugez de mon bonheur, écrivait-elle alors, je rendrai mon amie intime heureuse et j'en jouirai encore plus qu'elle." Cette amie sut lui prouver son dévouement à l'heure de l'infortune et le jour où la reine sera conduite au Temple, la princesse de Lamballe saura la suivre ; elle y montera la première sur cet échafaud que Louis XVI et sa royale épouse, victimes expiatoires, ne tarderont pas à gravir.

Pauvre Marie-Antoinette ! si elle a eu quelques torts, si sa conduite a été un peu frivole et mondaine, si les

heures passées avec sa marchande de modes, Mlle Bertin, ont été trop longues, elle en fit d'assez douloureuses, la pauvre reine, pour effacer tout cela, et pour nous laisser seulement le souvenir de ses angoisses sans nom et de son martyre immérité.

TANTE NINETTE.

Petite Poste en Famille

Georges-Emile-Boulay. — Je te félicite sur tes bonnes résolutions, petit ami, et je te souhaite la persévérance. chose essentielle à tous les âges de la vie mais particulièrement au tien. Le profil des silhouettes doit être dessiné grandeur naturelle. Reviens encore me voir, Georges-Emile, je suis toujours heureuse de te lire.

Prix donnés aux heureux concurrents du concours de silhouettes.

Pour mes nièces :

1° Prix : Épingle en vieil argent de grande valeur.

2° Prix : Un volume de la bibliothèque rose, relié maroquin rouge et doré sur tranches, au choix de la gagnante.

Pour mes neveux :

1° Prix : Magnifique canif de poche à plusieurs lames.

2° Prix : Un superbe volume de Jules Verne, au choix du gagnant.

Merci à *Berthe Gérin* de sa jolie lettre qu'elle me pardonnera bien de publier ainsi que *Eugène Saint-Pierre* qui, lui aussi, m'a fait bien plaisir. !

Revenez souvent me voir, petits amis, je vous ouvre mes bras tout grands. Je suis heureuse de constater que j'ai de fidèles correspondants à Coaticook, des enfants qui ont à cœur de s'instruire et qui trouvent le moyen de prendre quelques minutes sur leurs autres études pour chercher les questions que je donne. Mes félicitations et que l'année nouvelle vous garde toujours aussi persévérants.

TANTE NINETTE.

Réponses à Jeux d'Esprit du No. 20

Question d'Histoire

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Que veut-on désigner de nos jours lorsque l'on emploie les expressions le *Quirinal*, le *Vatican*, noms de deux collines de Rome ?

Rép. : Le *Quirinal* est le palais des rois d'Italie et le *Vatican* celui des papes.

Ont répondu : George-Émile Boulay, Coaticook, Rose-Alma, B. Anna, V. Joséphine, H. et Primevère, Québec-Parfum Nouveau, Anne-Marie, Travailleur et Adrienne St-X., Montréal.

Réponses à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Où, par qui et à quelle époque fut découverte la statue célèbre, comme sous le nom de "Venus de Milo" et qui est une des gloires les plus rares du musée du Louvre à Paris ?

Rép. : La statue de "Venus de Milo" fut trouvée dans les ruines de l'ancienne Milo, en 1820, par un paysan qui la rendit à M. de Marcellus. Acquis par Louis XVIII, cette statue est au musée du Louvre.

Ont donné une bonne réponse : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Yves D., Jeanne et Adrien O., Montréal.

A propos de concours

Bravo, mes amis, je suis de vous. Vous avez bien compris mes explications et ça marche comme sur des roulettes.

Continuez, travailleurs et travailleuses ; que ceux d'entre vous qui n'ont pas encore commencé se mettent vite à la besogne. Je suis anxieuse de voir le résultat de ce concours.

TANTE NINETTE.

Le mot suivant a la gaieté amère de la plaisanterie berlinoise :

Le relieur à son ouvrier :

— Reliez les livres de M. Maier le plus solidement possible. Il a des scènes de ménage...

* PAGE DES ENFANTS *

Concours de Silhouettes.

Vous avez besoin, tout d'abord, d'un morceau de papier uni que vous fixerez au mur par le moyen d'épingles ou de quelques pointes par-ci, par-là. En face, à quelques pieds seulement, on fera asseoir la personne, ou plutôt le sujet dont on veut fixer le portrait.

La lumière, soit lampe ou bougie, devra être placée sur une table, au niveau de la tête du sujet qui, à son tour, devra se garder de tourner la tête trop d'un côté ou trop d'un autre. Ces positions peuvent être déterminées par l'essai successif de plusieurs poses différentes dont vous choisissez alors la meilleure, celle qui donne au profil le plus de ressemblance et de netteté.



Il faut voir aussi à ce que le sujet se tienne parfaitement droit et que le menton ne soit pas enseveli sous un fouillis de gazes ou dans son col. Tous ces détails sont afin de vous étudier à présenter la personne qui pose pour vous de la manière la plus artistique possible. Lorsque la silhouette que vous désirez esquisser semble bien préparée, que les courbes comme les lignes sont gracieuses et régulières, tracez-en les contours au moyen d'un crayon—suivant toujours en cela les indications que vous révèlent et l'ombre et la lumière.

Indiquez la position des cheveux par des lignes légères, celles du cou bien détachées de la tête, évitez les



angles au visage ; surtout et d'abord, que la ressemblance à l'original soit aussi parfaite que possible.

En faisant une silhouette, il ne faut point oublier que le crayon doit être suivi d'un pinceau et de l'encre de Chine, ou de l'encre ordinaire. Ne promenez pas votre pinceau jusqu'aux dernières limites de l'esquisse au crayon. Le remplissage à l'encre peut être évité par le moyen de papier, fabriqué à cet effet, lequel est blanc d'un côté et noir de l'autre.

La partie blanche est celle sur laquelle on fait l'esquisse au crayon. Découpez ensuite, et, au verso, la silhouette se trouve complète. En m'adressant le dessin, chaque concurrent devra inclure outre son pseudonyme et son âge, le nom de la personne dont il a esquisse la silhouette. Ceux de mes concurrents qui manqueraient à une seule de ces conditions verront leur travail impitoyablement jeté au panier.

Les parents peuvent fort bien enseigner à bien de leurs enfants qui n'auraient pas bien compris la manière de s'y prendre pour faire ce dessin, mais il leur est instamment demandé de ne pas faire ou corriger le travail exigé dans ce concours.

Toutes les compositions devront être parvenues d'ici au 14 février, inclusivement, passé ce jour, pas de miséricorde pour les retardataires.

UN QUIPROQUO.

UN Curé, faisant le catéchisme à des enfants, remarqua une figure nouvelle. Il s'adressa au petit garçon :

—Mon enfant, comment t'appelles-tu ?

—Devinez, monsieur le Curé.

—Oh ! j'aurais fort à faire. Dis-moi bien vite quel est ton nom.

—Devinez, Monsieur le Curé.

—Allons ! dit le curé sévèrement. Point de plaisanterie : Comment se nomme ton père ?

—Devinez, Monsieur le Curé.

—C'est trop fort ! Si tu ne veux pas me dire ton nom, je vais te mettre en pénitence.

—Monsieur le Curé, dit le petit en pleurant, je m'appelle : Devinez.

Un grand éclat de rire général, commencé par le Curé, accueillit cette explication.

Petite définition :

Code.—Contes de la mère Loi !

La tante de Mlle Fifi est une demoiselle d'au-delà de quarante ans.

L'autre jour, Mlle Fifi va la trouver au salon, où elle cause avec des dames.

L'enfant est toute décoiffée et elle dit :

—Peigne-moi, ma petite tante.

—Comment ! te peigner ? Mais c'est l'affaire de la bonne, ma chérie, Je ne suis pas coiffeuse.

—Mais si, puisque tout le monde dit comme ça que tu coiffes Sainte-Catherine.

—Ma fille aînée a épousé un poète, la cadette un artiste, et la dernière un banquier.

—Et quel est le couple le plus heureux ?

—Les deux premiers, parce qu'ils vivent sur le troisième...

EN GLANANT

Une prime peu banale

Jeunes filles en quête d'un mari, ne vous désespérez plus.

L'Angleterre est, comme, on sait, le pays de la réclame et de l'annonce, et bien que l'on commence à s'habituer aux fantaisies des advertisers anglais, il en est encore de temps à autre, de certaines qui ne laissent pas de nous étonner un peu.

On ne peut se défendre, par exemple, d'une juste surprise en lisant qu'un "magazine anglais désireux d'augmenter le nombre de ses lectrices, leur a offert un mari en prime."

Celles qui désirent se marier devront envoyer leur nom, leur âge, leur adresse, sans doute le montant de leur abonnement et elles auront la chance d'être épousées par un jeune homme beau, convenablement doté, qui, sur la liste des inscrites, choisira sa femme, après avoir toutefois fait une tournée d'inspection, laquelle ne manquera sans doute pas pour lui d'un certain intérêt.

Toilette compliquée

Une jeune personne surmenée, c'est la reine Wilhelmine qui fait son "tour du Pays."

Ah ! combien pittoresque est sa promenade parfois ! Ainsi, à son entrée à Reremonde, deux hérauts sonnèrent la trompette aussitôt s'envolèrent d'une tourelle 200 pigeons blancs ayant au cou un ruban orange ; quelques-uns de ces volatiles voltigèrent autour de la voiture et s'y arrêtaient.

Ailleurs, ce fut bien mieux. On savait que la Reine devait descendre pour se rafraîchir. Immédiatement les bons Hollandais d'envoyer des savons, des peignes, des parfumeries, des bassins, du linge, à la condition que toute chose serait rendue à son propriétaire après avoir servi à la souveraine.

Vous voyez, d'ici l'embarras de la jeune reine : se peigner avec tous les peignes, se brosser avec toutes les brosses, se savonner avec tous les savons !

Quelle corvée !

Parfum Rose blanche Bourbonnière. En vente chez tous les pharmaciens, 35 cts l'once.

CORRESPONDANCES

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Votre journal nous a tant et si bien recommandé de déposer nos économies à la succursale de la Banque Provinciale chez Carsley, que je me suis enfin décidée à suivre le conseil et à prendre un livret à cette caisse d'épargnes. Si vous saviez comme je suis heureuse depuis ce temps-là et comme j'ai l'esprit en repos ! Plus de crainte de me faire voler ou de perdre mon porte-feuille. Et puis quand je veux payer mes petits achats, je n'ai nul ennui à compter mes sous et mes dollars ; je n'ai qu'à écrire très proprement un chèque, gardant au talon la somme dont je viens de disposer et, tout est dit. Je suis absolument aux oiseaux et j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir d'apprendre combien est apprécié le conseil donné par votre journal. Pour ma part, je me félicite tous les jours de l'avoir suivi, et, je n'ai qu'un désir, c'est de le voir également adopté par toutes les femmes. J'ai aussi placé à cette bonne petite succursale, l'argent que mes enfants ont reçu au jour de l'an en guise d'étrennes, et je suis heureuse de penser qu'à mesure qu'ils grandissent, cet argent grandit avec eux et qu'ils seront bien aise de le retrouver au moment de se choisir une carrière ou dans des circonstances pénibles de leur vie.

Voilà, ma chère Directrice, mon expérience et mon opinion à ce sujet. Insérez ma lettre si vous croyez qu'elle peut être utile à vos lectrices.

Amicalement vôtre,

UNE ABONNÉE.

Recettes Faciles

POULET A LA PAYSANNE.—Faites revenir un poulet entier ou coupé en morceaux ; quand il a pris couleur, ajoutez deux cuillerées d'eau-de-vie, eau ou bouillon, sel poivre, oignon piqué de clous de girofle, et trois ou quatre carottes coupées par tranches rondes ; laissez cuire doucement.

SAUCE AU BEURRE NOIR.—Faites bien roussir du beurre dans une poêle sans le laisser brûler. Faites frire en même temps du persil non haché, versez le tout sur le mets que vous préparez : versez du vinaigre dans la

poêle ; quand il est bien chaud versez sur le tout.

Un bon conseil sur la manière de nettoyer les bouteilles ayant contenue de l'huile :

Verser dans la bouteille qui a contenu n'importe quelle espèce d'huile, du marc de café encore chaud.

Après avoir laissé en contact pendant quelques instants le verre, il suffira de rincer la matière grasse. Toutes traces et tout goût d'huile ont disparu.

CERVELLES DE VEAU EN MAYONNAISE.—Mettez vos cervelles dans une casserole avec des bardes de lard, un bouquet garni, quelques tranches de citron dont vous aurez retiré le zeste, un oignon, deux clous de girofle et un peu de bouillon. Vous laissez mijoter vos cervelles pendant une heure. Lorsqu'elles sont refroidies, dressez-les sur une salade de laitue assaisonnée avec quelques quartiers d'œufs durs, puis versez dessus une mayonnaise.

Recette de Bonbon Fin

MADRILÈNES.—Tenez prêt un quart de livre respectivement de figues, de raisins secs, de dates et une demi-livre respectivement d'amandes et de noix. Examinez les figues, enlevez-en la queue, enlevez aussi les noyaux des dates et les grains des raisins. Enlevez l'intérieur des noix et passez dans une machine pour hacher la viande. Pétrissez avec les mains pour en faire une pâte lisse sur une planche bien saupoudrée de sucre de pâtissier et roulez à une épaisseur d'un demi-pouce. Moulez avec un petit instrument rond tel qu'un dé, par exemple, ou une salière, saupoudrée de sucre, et avec un couteau effilé coupez en petits carrés.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest
MONTREAL

Pres de la rue Peel

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL